

4h. 61.



NOITZ

H. R. A.

LETTRE
SUR
L'ÉDUCATION.



BERLIN,
CHEZ CHRÉTIEN FREDERIC VOSS.
1770.

UNIVERSITÄT
ZÜRICH
FÜR
MEDICIN

UNIVERSITÄT
ZÜRICH
ZVHALLE



DRUCKER
ZÜRICH

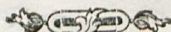




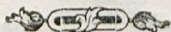
LETTRE D'UN GENEVOIS
A
MONSIEUR
BURLAMAQUI
PROFESSEUR À GENEVE.



Après vous avoir exposé tout ce qui regarde le gouvernement de ce païs-ci, je croiois avoir satisfait amplement à votre curiosité, mais je me suis trompé. Vous trouvez, que la matière n'est pas épuisée, vous considerez l'éducation de la jeunesse comme un des objets les plus importans d'un bon Gouvernement, et vous voulez être instruit

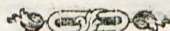


des attentions qu'on y porte dans l'Etat où je suis. Cette question que vous me faites en peu de mots, vous attirera une réponse qui passera les bornes d'une Lettre ordinaire par les discussions indispensables dans lesquelles elle m'entraîne. J'aime à considérer cette jeunesse qui s'éleve sous nos yeux; c'est la génération future qui est confiée à l'inspection de la race présente, c'est un nouveau genre - humain qui s'achemine pour remplacer celui qui existe, ce sont les espérances & les forces de l'Etat renaissantes, qui bien dirigées perpétueront sa splendeur & sa gloire. Je pense bien, comme Vous, qu'un Prince sage doit mettre toute son application à former dans ses Etats des Citoyens utiles & vertueux. Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai examiné l'éducation qu'on donne à la jeunesse dans les différents Etats de l'Europe. Cette foule de grands hommes qu'ont produit la République des Grecs & la République Romaine m'ont prévenus en faveur de la discipline des Anciens, & je me suis convaincu
qu'en

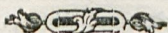


qu'en suivant leur méthode, on formeroit une Nation qui auroit plus de mœurs & de vertu que n'ont nos peuples modernes. L'éducation qu'on donne à la Noblesse est certainement répréhensible d'un bout de l'Europe à l'autre. Dans ce pais-ci elle en reçoit la premiere teinture dans la Maison paternelle, la seconde dans les Académies & les Universités, la troisieme elle se la donne elle-même, parce qu'on l'émancipe trop tôt, & c'est la plus mauvaise. Dans la Maison paternelle, l'amour aveugle des parents nuit à la correction nécessaire de leurs Enfants, les Meres surtout, (ce qui soit dit en passant) gouvernant assez despotiquement leur Mari, ne connoissent qu'une indulgence sans bornes pour tout principe d'éducation. On abandonne les Enfants entre les mains des Domestiques qui les flatent, qui les corrompent en leur inspirant des maximes pernicieuses, maximes, qui ne germent que trop par les profondes impressions qu'elles font sur des cerveaux encore tendres. Le Mentor qu'on

A 3 leur



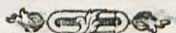
leur choisit est d'ordinaire ou un Candidat en Théologie ou un Apprentif juriconsulte, espèce de gens, qui auroient le plus grand besoin d'être moriginés eux mêmes. Sous ces habiles Docteurs le jeune Telemaque apprend son Catéchisme, le latin, à toute force un peu de Géographie, la langue françoise par l'usage. Pere & Mere applaudissent au chef d'œuvre qu'ils ont mis au Monde, & de crainte que le chagrin flétrisse la santé de ce phénix, personne n'ose le reprendre. A dix ou douze Ans le jeune Seigneur est envoyé à l'Académie, dont on ne manque pas ici. Il y en a plusieurs, comme le Joachim, la nouvelle Académie de Berlin, celle du Dôme de Brandebourg & celle du Cloitre-Bergue à Magdebourg, elles sont fournies de Professeurs habiles. Le seul reproche qu'on peut leur faire, est peut-être, qu'ils s'appliquent uniquement à remplir la Mémoire de leurs Eleves, qu'ils ne les accoutument pas à penser par eux-mêmes, qu'on n'exerce pas d'assez bonne-heure leur ju-
ge.



gement, qu'on néglige de leur élever l'ame & de leur inspirer des Sentiments nobles & vertueux.

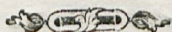
Le jeune homme n'a pas mis le pied au-delà du seuil de l'Académie, qu'il oublie tout ce qu'il avoit appris, parce qu'il ne s'est proposé, que de réciter sa leçon par-Coeur à son pédagogue, & n'en ayant plus besoin les traces en sont effacées par des idées nouvelles & par l'oubli. Ce tems perdu dans le Collège, je l'attribue au Vice de l'éducation plutôt qu'à la légèreté de la jeunesse. Pourquoi ne fait on pas comprendre à l'Eleve, que la gêne que l'étude lui impose tournera à son plus grand avantage? Pourquoi n'exerce-t-on pas son jugement, non pas en lui apprenant simplement la dialectique, mais en le faisant raisonner lui même? Ce seroit le moyen de lui faire concevoir qu'il lui est utile de ne pas oublier ce qu'il vient d'apprendre.

Au sortir de l'Académie, les Peres envoient leurs Enfants ou bien à l'Université,

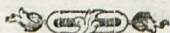


ou bien ils les plaçent dans l'Armée, ou ils leur font obtenir des emplois Civils, ou ils les réléguent dans leurs terres. L'Université de Halle & de Francfort sur l'Odre sont celles où ils vont perfectionner leurs études; elles sont composées d'aussi bons Professeurs que le tems en produit. On s'aperçoit cependant avec regrêt, que l'étude des langues grecques & latines n'y sont plus aussi en vogue qu'autrefois. Il semble, que ces bons Germains, dégoutés de la profonde érudition, dont ils étoient en possession autrefois, veulent à présent parvenir à la réputation avec le moins de frais que possible, ils ont l'exemple d'une Nation voisine, qui se contente d'être aimable, & ils deviendront incessamment superficiels. La vie, que les Etudiants menoient par le passé aux Universités, étoit un objet de scandale public. Au lieu que ces lieux doivent se considérer comme le sanctuaire des Muses, c'étoit l'Ecole des vices & du libertinage; des bréteurs à office y faisoient le métier de gladi-

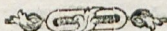
dia-



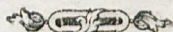
diateurs, la jeunesse passoit sa vie dans le desordre & dans les excès, elle y apprenoit tout ce qu'elle auroit dû ignorer à jamais, & elle ignoroit ce qu'elle auroit dû apprendre. L'abus de ces desordres alla au point, qu'il y eut des Etudiants de tués; cela réveilla le Gouvernement de sa létargie, & il fut assez éclairé, pour refréner cette licence & pour ramener les choses au but de leur institution; depuis les Peres peuvent envoyer leurs Enfants à l'Université avec la juste confiance, qu'ils s'y pourront instruire, & sans appréhender, que leurs mœurs ne se pervertissent. Cet abus de réformé, il en reste encore bien d'autres, qui meritoient une égale correction. L'intérêt & la paresse des Professeurs empêchent, que les connoissances se repandent aussi abondamment, qu'il le feroit à souhaiter, ils se contentent de satisfaire à leur devoir le plus mincément qu'ils peuvent, ils lisent leurs Colléges, & voilà tout. Si les étudiants exigent d'eux des heures privées, ce n'est que



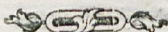
par des prix exorbitants qu'ils les obtiennent, ce qui empêche ceux, qui ne sont pas riches, de profiter d'une fondation publique faite pour instruire & pour éclairer tous ceux, que le besoin des connoissances y attire. Autre défaut. La jeunesse ne compose jamais elle même ses Discours, ses Theses & ses disputes, c'est quelque répétiteur qui les fait, & un Etudiant avec de la Mémoire, souvent sans talents, y recueille à peu de frais des applaudissements. N'est ce pas encourager la jeunesse à la paresse, à la fainéantise, que de lui apprendre à ne rien faire? Il faut une éducation laborieuse pour l'homme, qu'il compose, qu'on le corrige, qu'il rechange son Ouvrage & qu'à force de la lui faire retravailler, on l'accoutume à penser avec justesse & à s'énoncer avec exactitude, au lieu de suivre cette méthode pendant qu'on exerce la mémoire de la jeunesse son jugement se rouille; on accumule des connoissances, mais elles manquent du discernement nécessaire qui les rendroient
uti-



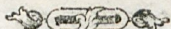
utiles. Autre défaut. C'est le mauvais choix des Auteurs qu'on explique. En Médecine il est juste que l'on commence par Hypocrate & Gallien, que l'on suive l'histoire de cette science (si ç'en est une) jusqu'à nos jours; mais au lieu d'adopter, ou le système de Hoffmann ou de quelque Médecin obscur, pourquoi ne point commenter les excellents Ouvrages de Boerhave, qui semble avoir poussé les connoissances humaines sur le sujet des maladies & des remèdes aussi loin que peut aller la portée de nôtre intelligence? Il en est de même de l'Astronomie & de la Géométrie. Il est utile de parcourir tous les systèmes depuis celui de Ptolomée jusqu'à celui de Neuton, mais le bon sens veut qu'on s'arrête sur ce dernier qui est le plus perfectionné & le plus purgé d'erreurs. Halle a possédé dans les tems précédents un grand homme fait pour enseigner la Philosophie. Vous devinez que c'est du célèbre Thomafius dont je parle; ils n'ont qu'à suivre sa méthode & l'enseigner de



de même. D'ailleurs, les Universités n'ont pas épuré la Philosophie autant qu'on le pense de la rouille pédantesque. On n'enseigne plus à la vérité les quidités d'Aristote ni les univeſeaux à parte Rei, Doctiſſimus, Sapientiſſimus Wolffius, a remplacé de nos jours cet ancien héros de l'Ecole, & l'on ſubſtitue aux formes ſubſtencielles les monades & l'harmonie préétablie, Siſtème auſſi abſurde & auſſi inintelligible que celui qu'on a abandonné. Ni plus ni moins, les Profeſſeurs répètent ce galimathias, parce qu'ils s'en ſont rendus les termes familiers & parce que c'eſt la coûtume d'être Wolffien. Je me trouvai un jour en Compagnie avec un de ces Philoſophes le plus entêté des monades, j'oſai lui demander humblement s'il n'avoit jamais jetté un coup d'oeuil ſur les Ouvrages de Locke? J'ai tout lû, reprit-il brusquement. Je fais, Monsieur, lui dis-je, que vous êtes payé pour ne rien ignorer, mais que pensez-vous de ce Locke? C'eſt un Anglois, répondit-il, ſéchement. Tout Anglois qu'il eſt,



est, ajoutai-je, il me paroît bien sage, il ne quitte jamais le fil de l'expérience pour se conduire dans les ténèbres de la Métaphisique, il est prudent, il est intelligible, ce qui est un grand mérite pour un Métaphisicien, & je crois à toute force qu'il pourroit bien avoir raison. A ces paroles le rouge monta au visage de mon Professeur une colère très-peu philosophique se manifesta dans son regard & par ses gestes, & il me soutint d'une voix plus animée qu'à l'ordinaire, qu'ainsi que chaque país avoit son climat différent, chaque Etat devoit avoir son philosophe national. Je repar-tis que la vérité étoit de tout país & qu'il seroit à souhaiter, qu'il nous en vint beaucoup, dût elle passer pour contrebande aux Universités. Au reste la partie de la Géométrie n'est pas aussi cultivée en Allemagne que dans les autres país de l'Europe. On prétend, que les Germains n'ont point de têtes géométriques, ce qui certainement est faux, les noms de Leibnitz & de Copernic
prou-

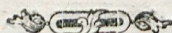


prouvent le contraire. La cause en est, ce me semble, que cette science manque d'encouragement et surtout de Professeurs assez habiles pour l'enseigner.

Je reviens à présent à la jeune noblesse, que nous avons quittée au sortir des Académies & des Universités. C'est le moment, où les parents décident du parti, que leurs Enfants doivent prendre; pour l'ordinaire le hazard détermine ce choix. La plupart de ces jeunes Seigneurs craignent l'état militaire, parce qu'il est dans ce pays une véritable Ecole de mœurs, on ne passe rien aux jeunes Officiers, on les oblige d'avoir une conduite sage, réglée & décente; ils sont éclairés de près, ils ont des surveillans qui ne les épargnent pas; s'ils sont incorrigibles, à quelque appui qu'ils tiennent d'ailleurs, on les oblige à quitter, & dès lors il n'y a plus pour eux de considération à attendre. C'est précisément ce qui leur repugne, car ils voudroient à l'ombre d'un grand nom se livrer sans contrainte aux caprices de leur fan-

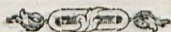
fantaisie & au déreglement de leurs Moeurs ; d'où il vient que peu d'Enfants des premières Maisons servent dans les Armées. Le Corps des Cadets y supplée, cette pépiniere est confiée aux soins d'un Officier d'un grand mérite, qui place le bonheur de sa vie à former cette jeunesse en présidant à son éducation, en lui élevant l'ame, en lui inculquant des principes de vertus & en s'efforçant de les rendre utiles à la Patrie. Cet établissement étant destiné pour la pauvre Noblesse, les premières familles n'y placent pas leurs Enfants. Si le Pere fait entrer son fils dans les finances ou dans la justice, dès ce moment il le perd de vue, il est abandonné à lui-même & le hazard décide du plis qu'il prendra. Souvent au sortir des Universités on établit l'héritier sur ses Terres, où tout ce qu'il a pû apprendre lui devient autant qu'inutile. Voilà en gros la marche qu'on tient pour l'éducation de la jeunesse. Voici le mal qui en résulte. La molesse de cette première éducation rend les jeunes

nes



nes gens éfféminés, commodes, paresseux & laches: Aulieu de ressembler à la race des anciens Germains, on les prendroit pour une Colonie de Sibaris transplantée dans cette contrée, ils croupissent dans l'oïfivité & dans la fainéantise, ils pensent qu'ils ne sont au monde que pour avoir du plaisir & des commodités & que des hommes comme eux sont dispensés du devoir d'être utiles à la Société; delà ces écarts, ces folies, ces dettes qu'ils contractent, ces débauches, ces prodigalités qui ont ruinées dans ce país tant de familles opulentes. J'avoue que ces défauts tiennent autant à l'âge qu'à l'éducation; je conviens que la jeunesse se ressemble partout à quelques nuances près, & j'avoue que dans cet âge où les passions sont les plus vives, la raison n'est pas toujours la plus forte. Cependant je suis persuadé, que par une discipline sage, plus male & quand il en est besoin plus sévère, on arrêteroît bien de fils de famille au bord de l'abîme où ils vont se précipiter. Le déréglement de leurs moeurs

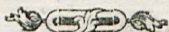
tire



tire d'autant plus à conséquence dans ce païs-ci, que le droit de primogéniture n'y est point établi comme en Autriche & dans les autres Provinces de l'Imperatrice Reine; il ne faut qu'un mauvais sujet dans une famille pour qu'elle tombe dans la décadance & dans la misère. Des exemples aussi frappants devroient ce me semble redoubler l'attention des Peres pour veiller avec plus de soin à la correction de leurs Enfants, afin de les rendre capables de soutenir le lustre de leurs Ancêtres, de devenir des sujets utiles à leur patrie & dignes de s'attirer une considération personnelle. On croit communément d'avoir bien pourvû à sa succession, en accumulant des richesses pour ses Enfants, en leur faisant des établissemens, en leur procurant des emplois: Ce sont sans doute des soins dignes de bons parents, mais il ne faut point s'y borner, le point principal est de former leurs mœurs & de prématurer leurs jugemens. J'ai souvent été sur le point de m'écrier: Peres de famille! Aimés vos En-

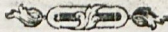
B

fants

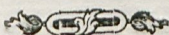


fants, on vous y convie, mais d'un amour raisonnable qui se dirige pour leur véritable bien. Regardez ces jeunes créatures, que vous avez vû naitre comme un dépôt sacré que la Providence vous a confié; vôtre raison doit leur servir d'appui dans la débileté de leur âge & dans leurs foibles. Ils ne connoissent point le monde; vous le connoissez, c'est donc à Vous à les former tels que le demande leur propre avantage, le bien de Vôtre famille & celui de la Société. Je le répète, formés donc leurs moeurs, inculquez leur des sentimens vertueux, élevés leur ame, rendez - les laborieux, cultivés soigneusement leur raison, qu'ils réfléchissent sur leurs démarches, qu'ils soient sages, circonspects, qu'ils aiment la frugalité et la simplicité. Confiés alors en mourant vôtre héritage à leurs bonnes moeurs, il fera bien administré et vôtre famille se soutiendra dans son lustre, sinon la dissipation & les dérègléments commenceront au moment de Vôtre mort, & si Vous pouviés
ref-

ressusciter dans trente ans, Vous trouveriez Vos beaux établissemens possédés par des mains étrangères. J'en reviens toujours aux loix des Grecs & des Romains. Je crois qu'il faudroit établir à leur instar, qu'on n'émancipât les fils qu'à l'âge de vingt six ans, que les Peres fussent en quelque maniere responsables de leur conduite. Sans doute qu'alors on n'abandonneroit pas la jeunesse à la compagnie pernicieuse des domestiques; sans doute qu'on feroit un choix plus éclairé des Maitres & des Gouverneurs qu'on leur donneroit, auxquels on confie tout ce qu'on a de plus précieux. Sans doute que le Pere même corrigeroit son fils & le puniroit dans le besoin pour étouffer des vices naissans. Ajoûtés à ceci quelques reformes necessaires dans les Académies & dans les Universités, pour qu'en remplissant la mémoire de la jeunesse, on ne négligeât pas la partie du raisonnement qui est la principale; qu'au sortir des Etudes les Peres ayent l'oeuil à ce que leurs Enfants ne se

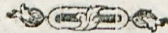


corrompent pas par la fréquentation de mauvaise compagnie, parce que les premiers exemples font une impression si forte sur la jeunesse, soit bons ou mauvais, qu'ils déterminent souvent invariablement son caractère, & c'est un des grands écueils dont il faut la garantir, delà viennent l'esprit d'application, la débauche, le jeu & tous les vices. Les devoirs des Peres s'étendent encore plus loin, je crois qu'ils devroient employer d'avantage leur discernement pour apprécier au juste les talents de leurs fils, afin de les destiner à quoi les détermine leur génie. Quelques connoissances qu'ils ayent acquises, ils n'en sauroient trop avoir, quelque soit le parti qu'ils embrassent; le métier des Armes en exige de très-étendues. C'est une assertion ridicule & impertinente qui est dans la bouche de beaucoup de monde: Mon fils ne veut pas étudier, il fera toujours bon pour en faire un Soldat. Oui, un fantassin, mais pas un Officier propre pour se pousser aux premiers emplois, seul
but

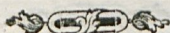


but cependant auquel il doit tendre. Il arrive encore que l'impatience & l'ardeur des Peres donne lieu à un autre inconvenient, ils désirent pour leurs Enfants des fortunes trop rapides, ils veulent qu'ils passent de plein-pied des grades subalternes aux plus élevés, avant que l'âge aye amené leur capacité & meuri leur raison.

La justice, les finances, la politique, le militaire, honorent sans doute une naissance illustre, mais tout seroit perdu dans un Etat, si la naissance devoit l'emporter sur le merite; principe aussi erroné, aussi absurde, qu'un gouvernement, qui l'adopteroit, en éprouveroit de funestes conséquences; ce n'est pas à dire, qu'il n'y ait des exceptions à la regle & qu'il ne se trouve des sujets prématurés, dont le mérite & les talents sollicitent en leur faveur, il seroit seulement à souhaiter, que les exemples en fussent plus communs. Enfin, je suis persuadé, qu'on fait des hommes ce que l'on veut. Il est constant, que les Grecs & les

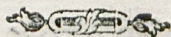


Romains ont produit une foule de grands hommes en tout genre & qu'ils en étoient redevables à cette éducation mâle, que leurs loix avoient établie. Et si ces exemples paroissent trop furannés, confiderons les travaux du Czar Pierre I. qui parvint à policer une nation entierelement barbare; pourquoi ne corrigeroit-on donc pas chez un peuple civilisé quelques vices de l'éducation? On croit faussement, que les Arts & les sciences amolissent les moeurs. Tout ce qui éclaire l'esprit, tout ce qui étend la sphère de ses connoissances élève l'ame, au lieu de la dégrader; mais ce n'est pas le cas de ce país-ci, plût à Dieu que les sciences y fussent plus aimées! C'est la méthode d'élever, qui est défectueuse, qu'on la corrige, & l'on verra renaître les moeurs, les vertus & les talents. Cette jeunesse efféminée m'a souvent fait penser ce que diroit Arminius, ce fier défenseur de la Germanie, s'il voïoit la génération de ces Suèves & des Sennons dégénérée, abatardie & avilée; mais que ne di-



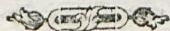
diroit pas le Grand Electeur Frederic Guillaume, lui, qui chef d'une Nation mâle, chassa avec des hommes les Suédois de ses Etats, qu'ils dévastoient. Que sont devenues ces familles si célèbres de son tems & quels sont leurs rejettons. Mais que deviendront celles, qui fleurissent de nos jours? Quiconque est Pere, doit faire de pareilles reflexions pour s'encourager à remplir tous les devoirs, qu'il doit à la postérité.

J'en viens à présent au Sexe féminin, qui influe si prodigieusement sur l'autre. On distingue ici les femmes d'un certain age par l'éducation supérieure, qu'elles ont reçues, à celles qui entrent récemment dans le grand monde, elles ont des connoissances, de l'agrément dans l'esprit & une gaieté toujours décente. Ce contraste me parut si frapant, que j'en demandai la raison à un de mes amis. Autre fois, me dit-il, il y avoit quelques femmes à talents, qui recevoient des filles de condition en pension chez elles; tout le monde s'empressoit d'y placer ses Enfants. Ce fut



dans ces établissemens, que ces Dames, auxquelles vous applaudissez, ont été élevées. Ces Ecoles ont cessées à la mort de celles, qui les avoient instituées, personne ne les a remplacées ; ce qui oblige chaque particulier d'élever ses Enfants chez soi. La plupart des méthodes que l'on suit, sont répréhensibles. On ne se donne pas la peine de cultiver l'esprit des filles, on les laisse sans connoissances, sans même leur inspirer des sentimens de vertu & d'honneur. L'éducation commune roule sur les graces extérieures, sur l'air, sur l'ajustement ; ajoutez à cela une légère teinture de musique, l'érudition de quelques Comédies ou de quelques Romans, la danse, le jeu, & vous avez un abrégé de toutes les connoissances du sexe. Je vous avoue, que je fus surpris, que des gens de la première condition élèvent leurs Enfants comme des filles de Théâtre, elles semblent mendier les regards du public, elles se contentent de plaire & elles ne paroissent pas rechercher l'estime & la considération. Quoi ?
 leur

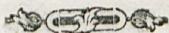
leur destination ne les appelle-t-elle pas à devenir Meres de Famille ? Ne devrait-on pas diriger toute leur instruction à ce but, leur inspirer de bonne-heure de l'horreur pour tout ce qui les deshonore, leur faire connoître les avantages de la Sageffe, qui sont utiles & durables, aulieu que ceux de la beauté se passent & se fanent ? Ne faudroit-il pas les rendre capables de former avec letems leurs Enfans aux bonnes mœurs, & comment le prétendre d'elles, si elles n'en ont point elles-mêmes, si le goût de l'oïveté, de la frivolité, du luxe, de la dépense, & si des scandales publics les empêchent de donner un bon exemple à leur famille ? Je vous avoue, que la négligence des Peres de famille me paroît impardonnable ; si leurs Enfants se perdent, ils en font la cause. On regarde avec indulgence les Circassiens, parce qu'ils sont barbares, de ce qu'ils élèvent leurs filles à tous les manéges de la Coquetterie & de la Volupté, pour les vendre ensuite plus cherement au Serail de Constantinople ; c'est



un trafic d'esclaves. Mais que chez un Peuple libre & policé, la première Noblesse semble se conformer à cet usage, qu'elle se respecte assez peu pour mépriser le blâme, qu'attirera sur sa famille la conduite d'une fille sans mœurs & sans vertu, c'est ce que la postérité la plus réculée leur reprochera éternellement. Allons au fait. Le dérèglement des femmes prend sa source plutôt dans la vie oisive, qu'elles mènent, que dans l'ardeur de leur tempérament; passer deux & trois heures devant le miroir, à méditer, à raffiner, à admirer leurs charmes, passer toute l'après-dîner en médifances, ensuite au spectacle, le soir au jeu, puis le souper & encore le jeu: est-ce avoir le tems de faire un retour sur soi-même, & l'ennui dans cette vie molle & oiseuse ne les incite-t-elles pas d'avoir recours à des plaisirs d'un autre genre, ne fût ce que pour la variété ou pour éprouver un Sentiment nouveau? Occupier les hommes c'est les empêcher d'être vicieux. La vie de la Campagne, simple,
rusti-

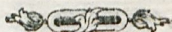
rustique & laborieuse est plus innocente que celle, qu'un tas de fainéants mènent dans les grandes villes. C'est une ancienne maxime de Généraux, que pour empêcher la licence, le desordre, les émeutes dans les Camps, il faut donner de l'occupation au Soldat. Les hommes se ressemblent tous. Si l'on n'est pas assez stupide pour voir du même oeil la conduite dévergondée de ses proches ou leurs moeurs pudiques & sages, qu'on leur apprenne à s'occuper eux-mêmes. Une fille peut s'amuser à des Ouvrages de femme, à la Musique, à la danse même; mais surtout qu'on s'applique à lui former l'esprit, à lui donner du goût pour les bons Ouvrages, qu'on exerce son jugement, qu'on nourrisse sa raison par la lecture de choses solides, qu'elle ne rougisse point de s'instruire de l'Oeconomie; il vaut bien mieux, qu'elle régle les comptes de sa maison elle-même & qu'elle les tienne en ordre, que de contracter follement des dettes de tout coté, sans penser à restituer ce que la bonne foi

de



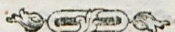
de ses débiteurs lui a longtems avancé. Je vous avoue, que je me suis souvent indigné, en me représentant, à quel point en l'Europe on méprise cette moitié de l'espèce humaine, jusqu'à négliger tout ce qui peut perfectionner sa raison. Nous voyons tant de femmes, qui ne le cedent pas aux hommes. Il est en nôtre siècle de grandes Princesses, qui l'emportent de beaucoup sur ses prédécesseurs, il en est mais je n'ose les nommer, de crainte de leur déplaire en blessant leur extrême modestie, qui met le comble à leurs vertus & à leurs talents. Avec une éducation plus mâle, plus vigoureuse, ce sexe l'emporteroit sur le nôtre; il possède les charmes de la beauté, ceux de l'esprit ne leur font-ils pas préférables? Allons au fait. La Société ne peut subsister sans des mariages légitimes, qui la reproduisent & qui la rendent éternelle. Il faut donc soigner ces jeunes plantes, qu'on forme pour devenir les souches de la postérité, de maniere que le mâle & la femelle puissent rem-

remplir également les devoirs de chefs de famille. Il faut que la raison, l'esprit, les talents, les bonnes moeurs & la vertu servent également de baze à cette éducation, afin que ceux qui l'ont reçue puissent la transmettre à ceux, auxquels ils donneront la vie. Enfin pour ne rien oublier de ce qui peut tenir à cette matiere, je dois y ajoûter l'abus de l'autorité paternelle, qui force quelquefois les filles à se soumettre au joug d'un mariage mal assorti. Le Pere ne consulte que l'intérêt de sa famille, & quelquefois il ne suit que son caprice pour le choix de son gendre, ou il tombe sur un richard, sur un homme suranné, ou sur quelque sujet qui lui plait. Il appelle sa fille & lui dit: Mademoiselle, j'ai resolu de vous donner Monsieur un tel pour époux. Sa fille en gémissant lui repond: Mon Pere, vôtre volonté soit faite. Voilà deux personnes unies, de caractere, d'inclination, de moeurs incompatibles: le trouble entre dans ce nouveau ménage du jour que ce malheureux lien a été for-

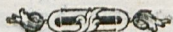


formé, & bientôt il est suivi de l'averfion, de la haine & du fcandale. Voilà donc deux malheureux; le grand but du mariage est manqué. Monsieur & Madame fe féparent, ils diffipent leur bien dans le defordre, ils tombent dans le mépris & finiffent par la mifere. Je refpecte autant que perfonne l'autorité paternelle, & je ne m'éleve point contre elle, mais je voudrois que ceux qui l'ont en main n'en abuflent pas, en contraignant leurs Enfants à fe marier, lorsqu'il fe trouve une efpèce d'antipathie entre les caractères & les âges; qu'ils choiffiffent pour eux mêmes felon leur fantafie, mais qu'ils confultent leurs Enfants quand il s'agit d'un engagement, dont dépend leur bonheur ou leur malheur pour toute leur vie. Si cela ne rend pas tous les mariages meilleurs, c'eft au-moins ôter une excufe à ceux, qui rejettent les defordres de leur conduite fur la violence que leurs parents leur ont faite.

Voilà en gros, Monsieur, les observations, que j'ai fait dans ce païs fur les vices de l'édu-



l'éducation. Si vous me trouvez enthousiaste du bien public, je me glorifierai du défaut, que vous me reprochez. En exigeant beaucoup des hommes, on en obtient au moins quelque chose. Vous, qui avez une nombreuse famille, sage & prudent, comme je Vous connois, Vous avez réfléchi sur les devoirs, que la condition de Pere Vous impose, & Vous trouverez dans vos pensées le germe de celles, que je viens de développer. Dans le grand monde, on ne se recueille guere, on se contente d'idées vagues, on réfléchit moins encore, on fuit l'usage & la tyrannie de la mode, qui s'étend jusques sur l'éducation. Il ne faut donc point s'étonner, si les suites & les conséquences repondent aux principes erronés, par lesquels on agit. Je m'indigne des peines, qu'on se donne dans ce Climat rigoureux, pour y faire prospérer des Ananas, des Pisans & d'autres plantes exotiques & du peu de soins qu'on se donne pour l'espèce humaine. On me dira tout ce qu'on voudra, mais un homme est plus précieux, que
tous



tous les Annanas de l'Univers ; c'est la plante
qu'il faut cultiver , celle qui merite tous
nos soins & tous nos travaux , parce que
c'est elle qui fait l'ornement & la gloire
de la patrie.

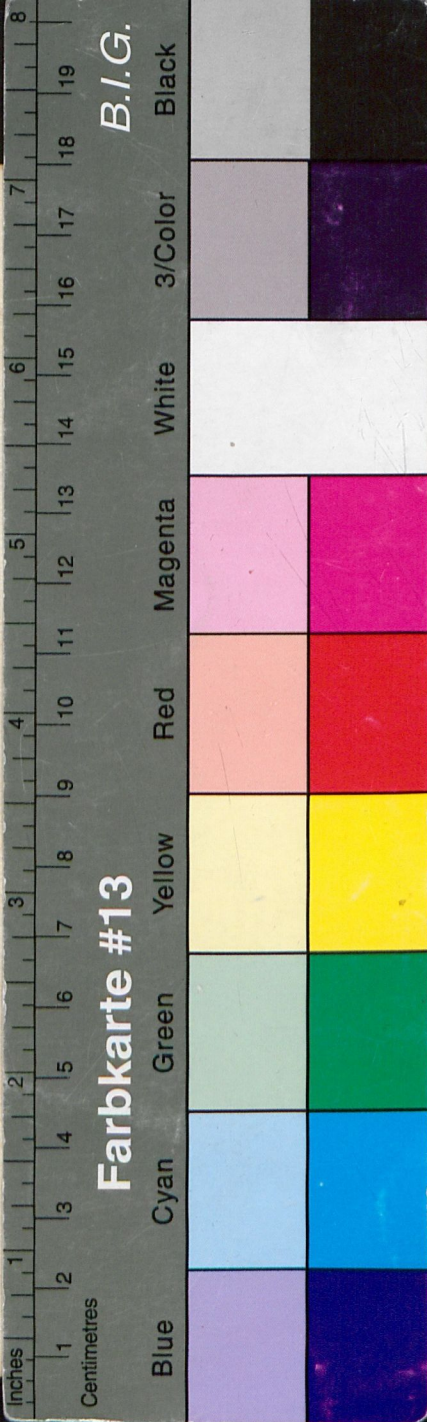
Je suis &c.



Ga 1293

S

hi



LETTRE
SUR
L'ÉDUCATION.



BERLIN,
CHEZ CHRÉTIEN FREDERIC VOSS.
1770.